Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band: 4 (1958)

Artikel: L'utilité de l'histoire selon Thucydide
Autor: Romilly, Jacqueline de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-660615

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

II

JACQUELINE DE ROMILLY

L'utilité de l'histoire selon Thucydide

L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE SELON THUCYDIDE

Depuis que l'on parle de Thucydide — et Thucydide n'est pas un auteur peu étudié! — on finit toujours par citer le chapitre sur la méthode, ou, comme on dit, le « programme » de I, 22. Et il est bien curieux que l'on n'ait jamais pu se mettre franchement d'accord à son sujet: le fait qu'un savant allemend, Grosskinsky, ait, il y a quelques années, consacré tout un livre au commentaire de cette courte page[1] témoigne assez des difficultés que l'on rencontre. L'une d'entre elles porte sur la phrase de la fin, relative au but de l'historien; c'est celle qui dit: « Mais si l'on veut voir clair dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en raison du caractère humain qui est le leur, présenteront des similitudes ou des analogies (τῶν μελλόντων ποτὲ αὖθις κατὰ τὸ ἀνθρώπινον τοιούτων καὶ παραπλησίων ἔσεσθαι), qu'alors on juge l'œuvre utile et cela suffira » (ὠφέλιμα κρίνειν αὐτὰ ἀρκούντως ἕξει). L'interprétation de ce texte (souvent discuté, parfois même corrigé) oscille entre deux extrêmes: d'un côté, mettant l'accent sur les idées de répétition et d'utilité, on tend à voir dans l'œuvre de Thucydide un recueil d'enseignements s'appliquant à tous les temps, passés, présents ou futurs, et permettant de ce fait aux hommes d'État une action plus efficace; de l'autre, mettant l'accent sur l'idée de connaissance historique, on considère les applications comme seulement occasionnelles et on nie que l'histoire de Thucydide puisse valoir pour d'autres temps que la guerre du Péloponèse ni comporter aucune orientation pratique.

Après un tel début, même sans rien connaître à Thucydide, n'importe qui comprendrait qu'il y a sans doute

[1] *Das Programm des Thukydides*, Berlin, 1936, 108 p. in-8.

des éléments de vérité dans les deux interprétations — et aussi qu'il est vain, après tant d'autres, de vouloir essayer un nouveau dosage, attendu qu'il doit bien y avoir là quelque difficulté majeure.

Aussi ne vous aurais-je pas proposé un tel sujet de réflexion si mon intention n'était précisément d'essayer de cerner les raisons de cette difficulté, en voyant ce qui, dans l'œuvre, peut bien donner lieu à cette contestation. — Ceux qui ont eu connaissance du livre récent que je viens de consacrer à la structure de l'exposé chez Thucydide [1] voudront bien ne pas s'étonner s'ils retrouvent ici l'application de certaines idées qui y figurent: il est paru depuis trop peu de temps pour que j'aie pu changer complètement de sentiment... Peut-être n'en sera-t-il plus de même après la discussion de tout à l'heure!

* * *

Et d'abord, à titre préliminaire, il faudrait mettre à part deux idées, qui, en réalité, ne trouvent nullement place dans le « programme » de Thucydide: ce sont celles d'une prévision de l'avenir et d'une utilité pratique. Thucydide ne mentionne ni l'une ni l'autre. Il parle bien d'utilité — mais d'une utilité dans le domaine de la seule connaissance; il parle bien d'événements « à venir » — mais qu'il s'agit seulement de comprendre une fois qu'ils seront révolus. La distinction est parfaitement claire; rien ne permet de l'ignorer: comme l'a écrit A. W. Gomme, « it should not be necessary to explain it ». Il est vrai, toutefois, qu'il ajoute: « it should not be necessary... but it is ». On s'y est donc trompé; et l'on peut se demander pourquoi.

La raison est, je crois, imputable à l'œuvre elle-même. Non pas à ce que Thucydide dit, mais aux directions qu'il

[1] *Histoire et Raison chez Thucydide*, Paris, Les Belles-Lettres, 1956, 314 p. in-8.

suggère, à l'exemple qu'il donne, aux habitudes qu'il entretient. En effet, non seulement son œuvre se présente comme une perpétuelle exaltation de l'intelligence, mais elle offre le spectacle continuel de l'intelligence atteignant, par l'art de prévoir, à l'efficacité pratique.

La présentation qu'il fait des personnages ne laisse, à cet égard, aucun doute. On ose à peine parler de portraits. Et si le Xénophon de l'*Anabase*, avec ses grandes analyses sur Cléarque, Proxène ou Ménon, annonce non seulement les biographes mais presque toute l'histoire ultérieure — à commencer par Polybe, qui ne manque pas d'exposer les ἰδιότητες de ses principaux héros — Thucydide, lui, s'en tient à quelques mots, fixant un unique trait dominant. Il ne fait que deux exceptions célèbres: elles portent sur Thémistocle et Périclès; ou plutôt elles portent sur la même vertu qui se retrouve, justement, chez l'un et l'autre, et qui est leur faculté de prévoir.

Chez l'un, elle est rapide et innée; Thucydide en donne une longue description, pleine de contrastes, de nuances, de synonymes; γνώμων et εἰκαστής, κρῖναι et αὐτοσχεδιάζειν, tous ces mots décrivent l'intelligence, dont il répète le nom (ξυνετός, ξυνέσει) et ils aboutissent à l'art de prévoir: προεώρα μάλιστα. — Chez l'autre, elle est sans doute plus pondérée, plus systématique; Thucydide est moins occupé de la décrire que d'en démontrer l'existence, mais sa démonstration est encadrée par des termes également révélateurs: προγνούς, πρόνοια, προέγνω. Sans doute, dans le cas de Périclès, cette faculté de prévoir n'est plus seule en cause: Thucydide ne manque pas de rappeler l'indépendance que lui valaient son prestige personnel et son évidente incorruptibilité. Cependant le rôle même de ces qualités se définit, en somme, par rapport à l'intelligence: elles permettent à Periclès de l'exercer librement en vue du bien public, tandis que les défauts de ses successeurs entraveront la leur. Ainsi les passions ou les vertus interviennent pour ou contre

l'intelligence, lui font barrage ou l'imposent; elle seule mérite toute l'attention, car elle seule intervient avec efficacité, sous la forme de la faculté de prévoir.

Aussi bien le récit ne montre-t-il guère les chefs que dans l'exercice de cette faculté. Si l'*Anabase* est seule, parmi les premières œuvres historiques, à contenir de véritables portraits, les *Helléniques*, tout comme l'histoire d'Hérodote, groupent du moins des traits multiples, à partir desquels on pourrait recomposer un caractère. — Chez Thucydide, au contraire, l'intervention des chefs se traduit, à l'exclusion de toute anecdote, par leur rôle politique, celui-ci s'exprimant ou se justifiant en des discours, qui sont tous et toujours des essais de prévision. Qu'il s'agisse d'une guerre ou d'une bataille, le thème principal est toujours le même: on l'emportera, si l'on écoute l'orateur. « Pour bien des raisons, nous devons l'emporter », disent les Corinthiens au seuil de la guerre (I, 121, 2). « Nous ne serons pas les moins forts », rétorque Périclès (I, 141, 2). Inversement, des revers attendent quiconque n'écouterait pas l'orateur: « Si nous ne devons pas tous ensemble... nous défendre contre eux, ils n'auront, dans notre isolement, aucune peine à nous réduire », disent les mêmes Corinthiens (I, 122, 2; cf. 120, 2). — « Si vous leur cédez, vous rencontrerez aussitôt une nouvelle exigence plus considérable », rétorque Périclès (I, 140, 5).

Et il faut qu'ils le prouvent! Ainsi les discours deviennent-ils de véritables modèles de prévision. Par tous leurs procédés, ils enseignent le moyen d'y parvenir. Pour commencer, ce n'est qu'une analyse clairvoyante des données, où se laissent reconnaître des éléments, favorables ou défavorables, qu'il suffit de dénombrer; ainsi les Corinthiens, disant: « Nous avons l'avantage du nombre et de l'expérience militaire » (I, 121, 2). Puis, on reconnaît, parmi ces éléments, des causes, dont l'action peut être déterminée; ainsi Périclès, disant: « Car c'est une chose considérable que la maîtrise de la mer: réfléchissez plutôt... » (I, 143, 4).

En particulier, on établit, à partir de ces éléments, des vraisemblances psychologiques (« Si vous cédez, ils penseront que vous avez eu peur », « Il n'est pas un de ces étrangers qui pourrait accepter de se faire exiler... ». Le principe est donc toujours de déceler des causes dont l'action puisse s'exercer dans l'avenir. Comme le dit Périclès, à II, 60, 1 : « Je m'attendais à ces symptômes de votre colère, car j'en perçois les causes » : αἰσθάνομαι γὰρ τὰς αἰτίας (le mouvement de pensée ainsi exprimé est même si Thucydidéen qu'en fait personne ne songe à adopter la traduction, pourtant fort naturelle : « car je perçois vos accusations »!). Enfin, comme c'est dans le domaine de la généralité que se fonde la prévision, chaque élément de fait sert volontiers de point de départ à une généralisation, qui confère à cette prévision plus de poids. Ainsi, pour en revenir au premier discours de Périclès, quand il définit les Péloponnésiens comme des αὐτουργοί, il ajoute aussitôt : « et les gens de cette sorte, καὶ οἱ τοιοῦτοι... » (toute une analyse théorique) ; ou encore, un peu plus loin, quand il les montre peu organisés : « ayant tous un égal droit de vote sans être de même race, ils n'auront chacun à cœur que leur point de vue personnel : car il résulte ordinairement de là, φιλεῖ... » (toute une autre analyse théorique). — On est alors tout près de cette référence au général qui fait fleurir les sentences à la fin de chaque développement.

Déjà, par eux-mêmes, ces modèles de raisonnement excitent l'admiration et peuvent éveiller chez le lecteur une sorte d'émulation. Mais leur fascination s'accroît encore beaucoup du fait qu'ils se voient confirmés. Le récit, en effet, vérifie les prévisions. Les termes qu'il emploie sont tels qu'ils viennent ratifier — soit totalement soit partiellement — le raisonnement d'un orateur ou celui de son adversaire. Ils indiquent qui a eu raison, en quoi, pourquoi. Le bon calcul et le mauvais, l'adresse et la faute deviennent ainsi clairement lisibles, sans que Thucydide ait à intervenir

en son nom personnel: c'est ce que nous avons essayé de montrer récemment à propos des récits de batailles.

Pour Périclès seul, la justesse des prévisions, on l'a vu, a besoin de preuves: mais c'est que cette justesse se trouve plus ou moins dissimulée par l'existence d'un échec.

Non pas l'échec personnel — et provisoire — constitué par les difficultés auxquelles se heurte l'homme d'État. Celui-là, au contraire avait été prévu dès le premier discours; et sa vraisemblance avait été rendue plus évidente, d'abord par les commentaires d'Archidamos, ensuite par les détails du récit — soit que celui-ci se réfère directement à cette vraisemblance (ainsi II, 21, 2: ὡς εἰκός — ὃ οὔπω ἑοράκεσαν), soit qu'en éliminant les détails et en établissant une progression rigoureuse, il fasse apparaître dans tout son relief l'opposition entre l'ὀργή du peuple et la γνώμη de Périclès — le tout aboutissant à la fameuse déclaration: « Je m'attendais à ces symptômes de votre colère... ».

L'échec trompeur n'est donc pas celui-là, mais un autre, plus grave et apparemment moins attendu: l'échec même de la guerre. Évidemment, on peut dire qu'il était prévu lui aussi, dans la mesure où Périclès mettait ses concitoyens en garde contre leurs propres erreurs. Mais Thucydide ne pouvait donner beaucoup d'ampleur à cet avertissement et le rapprochement auquel il invitait son lecteur s'étendait ici sur vingt-sept ans de guerre: il y avait de quoi s'y tromper et l'erreur était grave. Aussi Thucydide n'a-t-il pas voulu laisser le lecteur seul juge: il a formulé, dégagé le changement de politique; il a dénoncé les fautes commises. Et il a même fait plus: il a retourné l'argument; à ses yeux, étant donné ce changement de politique, la date tardive de l'échec est devenue une confirmation de la justesse des prévisions!

Ainsi Périclès, malgré l'échec, avait bien prévu; et Cléon, lui, malgré son succès de Pylos, avait mal prévu: Thucydide doit également préciser que ce succès fut immérité. Mais le soin même qu'il apporte dans l'un et l'autre cas,

pour mettre son lecteur en garde contre une erreur possible prouve assez avec quelle confiance il le renvoie, partout ailleurs, au critérium des faits.

Ainsi tout le récit s'organise en une suite serrée, où la prévision devance la narration, où le plan ordonne à l'avance l'action. Non seulement prévoir et pourvoir apparaissent comme possibles, mais deviennent la seule vraie forme d'activité humaine.

Cela est même si vrai, que, par une conséquence paradoxale, Thucydide est ainsi amené à négliger d'autres aspects de l'action, qui pourtant relèvent eux aussi de l'intelligence. Ce sont ceux où elle s'exerce de façon plutôt technique, et comme indépendamment d'une situation donnée. Ainsi ceux que retient Xénophon, quand il insiste si volontiers sur la façon dont un général a su entraîner ses troupes, leur donner le sens de la discipline, la connaissance du métier, etc... Ou encore ceux que retient Polybe, dans cette étonnante série de règles, qu'il donne au livre IX, et où il est question des doubles signaux, du calcul des heures, de la longueur des échelles, etc... — Il est rare que Thucydide s'arrête à un détail de ce genre. Il ne le fait que s'il s'agit d'une ruse, ou au contraire d'une maladresse, qui intervienne de façon précise dans la suite même des événements et y constitue comme une péripétie. Autrement, ce récit n'admet pas d'interruption, et l'intelligence a pour unique tâche de répondre à une situation donnée par un plan concerté; elle doit γνῶναι.

Ce mot si cher à Thucydide (il emploie le verbe 131 fois et 174 fois le substantif γνώμη) est bien caractéristique: selon un rapprochement de notions fréquemment remarqué [1] et cher à la pensée grecque, il plonge ses racines dans le domaine de la compréhension pour s'épanouir en décision et en volonté.

[1] Cf. PATZER, *Das Problem der Geschichtsschreibung des Thukydides und die thukydideische Frage*, Berlin, 1937, 118 p. in-8, pp. 44-53.

Par conséquent, quand Thucydide, dans son « programme », parle de faciliter une connaissance sûre (τὸ σαφὲς σκοπεῖν), il n'est pas étonnant que certains lecteurs de son œuvre aient cédé à la tentation de voir dans cette connaissance sûre le point de départ possible d'une prévision juste et efficace. C'est dans son œuvre que l'on passe normalement de τὸ σαφὲς σκοπεῖν à γνῶναι; c'est elle qui suggère que la compréhension d'une situation historique s'accompagne toujours d'une leçon, d'un conseil — et, à défaut d'une action, de ce sentiment que l'historien dut éprouver si souvent — le regret de ne pas agir.

Par le modèle qu'elle propose comme par la théorie qu'elle implique, l'histoire de Thucydide semble ainsi un encouragement à ceux qui veulent soumettre l'avenir à leur discernement; et l'on comprend — même si l'auteur ne se proposait pas ce but — qu'elle ait paru à Hobbes une lecture appropriée pour ceux qu'il appelle (dans une phrase citée par Gomme) les « Noble Men and such as may come to have the managing of great and weighty actions ».

On le comprend d'autant mieux que, d'une certaine façon tout au moins, Thucydide entend bien franchir les limites du temps — puisqu'il déclare, de façon cette fois fort explicite, qu'il espère fournir une aide pour la compréhension d'événements autres que la guerre du Péloponnèse. Il tend à une certaine forme de généralité; or, de la généralité à la prévision, il n'y a qu'un pas. Pour en finir avec cette première tentation — celle de chercher dans son œuvre une prévision de l'avenir — il importe donc maintenant de définir exactement la portée de cette aspiration au général, qui, elle, est clairement avouée.

* * *

En fait, le passé peut toujours offrir tel ou tel rapprochement instructif avec le présent; et les orateurs n'ont

jamais manqué de trouver là des arguments [1]. Mais Thucydide, lui, ne se propose pas seulement de fournir la matière à ces rapprochements isolés; il veut faire plus: il veut que le récit du passé aille au-devant de ces rapprochements; il veut que son œuvre elle-même dégage, par tous les moyens, l'élément susceptible de se répéter et d'avoir un rapport avec d'autres époques. Et, pour exceptionnel qu'il soit, ce souci ne saurait surprendre, chez un esprit aussi porté que le sien à l'abstraction.

Il est du reste aisé de voir à quoi correspond ce goût pour l'abstraction, aussi sensible dans son style que dans sa pensée: il correspond au désir d'atteindre une vérité qui se présente avec l'évidence de l'intelligible. L'abstraction, en effet, ne fuit pas la réalité, tout au contraire (et, à cet égard, il faudrait citer ici l'étude de Hegel sur *Abstrakt Denken* [2]): loin de la fuir, elle entend l'atteindre sous une forme plus rigoureuse, en précisant des relations de cause à effet, en isolant des facteurs bien déterminés. Au lieu de dire: « Vous qui êtes de bonne foi..., vous vous défiez des autres », l'esprit abstrait dit, comme Thucydide: « l'élément qui, en vous, est de bonne foi (τὸ πιστόν) fait que vous vous défiez des autres ». Et cette cause, ainsi isolée par l'esprit sans l'être jamais dans les faits, est dès lors suceptible de se retrouver dans d'autres ensembles. Elle devient le commun dénominateur; elle justifie et fait apparaître des parentés.

Or tel est bien le procédé appliqué avec éclat dans toutes les analyses de Thucydide. Même dans un cas comme celui de la peste, dont il se défend de vouloir chercher l'origine, il essaie au moins d'indiquer l'élément commun: il laisse de côté les aspects aberrants (ἀτοπίας) et les variations individuelles (ὡς ἑκάστῳ ἐτύγχανέ τι διαφερόντως

[1] Cf. d'ailleurs ANDOCIDE, *Sur la Paix*, 2: χρὴ γὰρ, ὦ Ἀθηναῖοι, τεκμηρίοις χρῆσθαι, τοῖς πρότερον γενομένοις περὶ τῶν μελλόντων ἔσεσθαι.
[2] HEGEL, *Sämtliche Werke*, ed. Glockner, XX, 445-450.

ἑτέρῳ γιγνόμενον) pour ne retenir que la forme (τὴν ἰδέαν) affectée dans l'ensemble (ἐπὶ πᾶν). De même, pour l'analyse des troubles moraux en Grèce, lorsqu'il affirme laisser de côté les aspects individuels tenant aux circonstances : il peut ainsi grouper en un exposé de teneur purement abstraite tout ce qui concerne une série de séditions et de violences, dont un autre eût retenu les manifestations concrètes les plus remarquables. Ce refus du particulier apparaissait, d'ailleurs, dans ce que nous disions plus haut de la façon dont il présentait les individus, en écartant leurs ἰδιότητες. Et le fait que les individus eux-mêmes s'effacent le plus souvent devant des êtres collectifs n'est pas moins révélateur.

Mais ce qui est le plus étonnant est que ce même refus du particulier puisse apparaître dans le récit.

Un récit, normalement, a pour fonction de rapporter le particulier; et le prédécesseur immédiat de Thucydide, Hérodote, montre assez que l'histoire grecque, dès ce moment, s'engageait résolument dans cette voie. Hérodote, toujours curieux et dans tous les domaines (géographique, ethnographique, psychologique, logique), Hérodote à l'affût du concret et du pittoresque, avec son goût des mœurs curieuses, des aventures, des particularités biographiques, des noms propres, Hérodote a le goût de savoir et de s'enquérir (ἱστορεῖν); et ce goût se retrouve toujours plus ou moins après lui, soit qu'il s'agisse du pittoresque, comme chez le Xénophon de l'*Anabase*, soit qu'il s'agisse des particularités individuelles, comme chez les biographes ou même chez un Tacite.

Le goût de Thucydide le porte juste à l'opposé; et, comme si l'histoire essayait dès ses débuts, par un grand mouvement de pendule, ses deux directions les plus opposées, il veut se débarrasser de tous ces détails, simplifier, élaguer, décanter.

Ainsi le mouvement initial de tout son récit est celui

par lequel, opérant une diérèse rigoureuse [1], il détache, de l'ensemble des incidents et négociations qui précédèrent la guerre, ce qu'il appelle « la cause la plus vraie »: on sait qu'elle se résume en un sentiment extraordinairement simple, la crainte qu'inspire à Sparte l'accroissement d'Athènes. De tout le reste, il ne subsiste plus que deux incidents, et encore nettement subordonnés pour leur nature comme pour leur portée, à cette cause la plus vraie.

Puis, sitôt la guerre engagée on a vu que la politique athénienne tout entière était présentée — grâce à une organisation ferme et à des lignes rigoureuses — comme le conflit entre l'ὀργή du peuple et la γνώμη de Périclès. Ce conflit est rendu clair, ses phases bien marquées. Et cependant le détail des querelles intérieures et de leurs péripéties n'est aucunement précisé; et le sentiment même, dans sa généralité, est celui de tout un peuple. On ne connaît ni les meneurs ni les menées, ni les arguments politiques qui ont pu être avancés. Les événements forment une seule série simple, raccrochée à un seul ressort fondamental. Et de même, dans l'ordre militaire, une bataille ne comporte plus ni hauts faits individuels ni péripéties isolées: elle obéit à un principe stratégique et très évident, que servent ou desservent des facteurs aussi généraux que l'expérience ou l'audace, la surprise, le désordre.

Les discours, naturellement, contribuent à mettre bien en lumière ces éléments fondamentaux. Lorsque nous parlons de courage et d'expérience, chacun pense aussitôt aux deux grands discours de Naupacte, qui ramènent le conflit à celui de ces deux notions. Mais n'importe quel exemple serait aussi bon; et, tout le premier, celui du grand débat de Sparte, qui, au seuil même de la guerre, traite des avantages et des dangers de la lenteur, des rapports entre

[1] Sur le rapport de cette diérèse avec les sciences contemporaines, cf. C. MUGLER, *Sur la méthode de Thucydide*, Lettres d'humanité, X, 1951, pp. 20-51.

États novateurs et conservateurs, de la distinction entre injustice et violence: ces notions tout abstraites ont en effet pris, pour mieux se mesurer l'une à l'autre, la place des deux grandes cités rivales que sont Athènes et Sparte.

C'est par ce double effort, de simplification et d'analyse, que Thucydide, éliminant un grand nombre de renseignements particuliers, prend soin de rattacher tous ceux qu'il retient à des notions plus générales, et retrouve dans les faits quelques grandes forces fondamentales, aisément reconnaissables, parce que bien mises à jour et cernées d'un trait précis. De là vient que l'on peut suivre dans son œuvre un certain nombre de thèmes; un belge, le père Toubeau l'a fait, il y a quelques années, pour la crainte et l'ardeur [1]. Et si le rapprochement même éclaire parfois des oppositions, c'est par référence à un commun point d'attache: on peut dire, en effet, de quelques sentiments fondamentaux chez l'homme qu'il est peu d'épisodes qui ne prennent de quelque manière appui sur eux et ne leur emprunte sa structure.

Ainsi prend naissance une certaine forme d'universalité, expliquant l'intérêt toujours actuel que revêtent les épisodes; car toute cette élaboration, qui tend à simplifier les lignes pour mettre en lumière quelques grands thèmes humains, contribue puissamment à la valeur dramatique de l'œuvre: c'est ce qu'a bien montré A. W. Gomme dans son livre récent, *The Greek Attitude to Poetry and History*.

Mais cette constatation ne suffit point à notre propos d'aujourd'hui: c'est une première direction, ce n'est point la seule; et, si nous remontons au goût de Thucydide pour l'abstrait, il semble que l'on puisse encore en suivre les conséquences sur une autre voie. En effet, nous avons dit que, si Thucydide tend à isoler des éléments de portée générale, c'est afin d'établir entre eux des relations plus rigoureuses. Cette rigueur des relations rend les enchaînements plus

[1] A. Toubeau, *La crainte et l'ardeur chez Thucydide, I - V, 24*; thèse de Louvain, 1947, 254 pages dactylographiées.

stricts, plus clairs, plus évidents: le résultat est que rien ne semble laissé au hasard. Et, dès lors, l'aspect dramatique, qui permet aux événements de toucher un lecteur moderne, se double d'un autre aspect, plus intemporel encore, qui l'invite à y reconnaître un système et des constantes.

Ce trait apparaît déjà dans le fait que les mobiles évoqués soient de grands sentiments humains — communs d'ailleurs à l'individu et à la société, en vertu d'une identification qui fut chère à toute l'antiquité grecque et que facilitait l'existence de petites cités indépendantes. Ces mobiles sont immédiatement accessibles au lecteur, avec leur action et leur portée: il peut les reconnaître et se reconnaître en eux; mais il peut aussi, pour la même raison, sentir la vraisemblance de leur action et de leurs conséquences. Par exemple, la crainte qu'éprouve Sparte devant l'accroissement d'Athènes se présente comme un sentiment assez simple et essentiel pour que tout accroissement comparable puisse également le susciter et, par son intermédiaire, provoquer, à travers des incidents différents, des conséquences elles aussi comparables. Et c'est encore vrai si le sentiment est un peu plus élaboré, comme, par exemple, le désir qu'éprouve Athènes de s'adjoindre, au seuil de la guerre, la flotte de Corcyre. Parmi toutes les raisons, parmi tous les prétextes, Thucydide a, ici encore, retenu cette ἀληθεστάτη πρόφασις; et la structure des deux discours, comme l'exposé de la décision, ne laisse à cet égard aucun doute; or, ce désir, une fois écarté tout le reste, devient assez naturel, assez essentiel, pour que tout autre peuple ayant la maîtrise de la mer l'éprouve, au seuil d'une guerre, de façon comparable, et soit ainsi entraîné à des décisions comparables.

D'autre part, si le caractère dépouillé qu'affectent dès lors les enchaînements historiques permet qu'ils s'appliquent à des cas multiples, Thucydide n'a pas manqué de tout faire pour rendre sensible cette possibilité. Au lieu d'analyser de façon directe et dans leur contenu cette crainte de Sparte

ou ce souci d'Athènes, il n'a fait que les mentionner ou les rendre clairs d'un mot, sans jamais insister: en revanche, il l'a fait de telle sorte que rien ne paraisse tenir aux circonstances particulières et que lui-même ait l'occasion, dans son récit, de retrouver des faits analogues et des explications similaires. La crainte éprouvée par Sparte rejoint les craintes, un peu différentes, éprouvées à Syracuse. De même, le désir éprouvé par Athènes de s'adjoindre la flotte de Corcyre n'est pas sans rapport avec celui de ne pas perdre Potidée ou de punir Mytilène; et le fait que toute la stratégie athénienne exige une suprématie absolue sur mer était encore de tout son poids la vraisemblance de ce premier vote relatif à Corcyre. Les faits sont organisés en séries, autour de quelques motifs très nets et très simples, qui se confirment les uns les autres.

Cela est si vrai que Thucydide joue volontiers de la répétition: nous avons dit ailleurs comment il signale, au livre VII, chaque nouvel appoint de force du côté syracusain et comment il applique, de bataille en bataille, les mêmes notions fondées sur le principe de la στενοχωρία. Cette similitude entre les cas suggère une forme de nécessité.

Elle la suggère d'autant mieux que dans le détail même du récit règne une cohérence non moins grande. Chaque progrès est expliqué; chaque acte est rattaché, par un bref rappel, au thème général; et l'on sait toujours en vertu de quel raisonnement une décision est prise: la nécessité des conclusions qui s'imposent aux personnages se confond avec celle des actes qui en sont la conséquence; et l'ensemble de l'exposé, en organisant en un tout continu l'ensemble des causes et des effets, donne le sentiment d'un mécanisme juste, auquel on ne peut toucher, et au sein duquel chaque cause s'exerce exactement comme elle devait.

Enfin la suggestion est d'autant plus sensible et la pente, qui mène de cette réelle rigueur à cette apparente nécessité, d'autant plus entraînante qu'il y a les discours, qui, eux,

n'hésitent pas à franchir le pas — c'est-à-dire à prédire les faits et à en affirmer le caractère inéluctable. Le groupement des forces siciliennes autour de Syracuse semble ainsi, pour parler au rebours de Corneille, d'autant plus inévitable que ce coup est plus attendu, et que Nicias l'avait prévu. A plus forte raison en est-il ainsi quand Hermocrate en a énoncé la probabilité sous la forme d'une règle générale: « tout se coalise sous l'effet de la crainte » (πάντα γὰρ ὑπὸ δέους ξυνίσταται). Comment le lecteur résisterait-il à de telles sollicitations ? L'idée d'une répétition constante — c'est-à-dire d'une nécessité — n'appartient qu'aux discours; mais elle est le prolongement naturel de cette répétition fréquente — de cette vraisemblance — sur laquelle le récit lui-même insiste si fortement et si volontiers.

Peut-on préciser davantage et dire de quel ordre sont ces εἰκότα ou sur quoi ils reposent ? — A cette dernière question Thucydide lui-même a répondu, à deux reprises, en parlant une fois de l'« humain » (I, 22), une autre de la « nature humaine » (III, 82). Mais je crois que l'on se hâte trop d'identifier les deux idées. La « nature humaine » de III, 82, c'est celle que commandent de mauvaises passions et que l'on invoque si volontiers comme excuse quand il s'agit d'exercer la domination (I, 76, 2 et 3; IV, 61, 5; V, 89 et 105) ou de commettre des fautes (III, 40, 2; 45, 3; 84, 2; 77, 4) [1]. Mais l'« humain » a un sens plus large: il vise aussi une condition matérielle (II, 50, 1) et tout un ensemble de moyens d'action (V, 103, 2, cf. II, 46, 4 et IV, 116, 2); il englobe donc une somme de limitations physiques et morales, de ressources physiques et morales susceptibles de se combiner en situations similaires. Et c'est ce qui explique que l'effort de Thucydide, lorsqu'il soumet les faits à une analyse rigoureuse, n'est point, en définitive, un effort de moraliste.

[1] Cf. aussi l'ἀνθρώπειον κομπῶδες de V, 68, 2. Sur ces notions, voir E. Topitsch, Ἀνθρωπεία φύσις *und Ethik bei Thukydides*, Wiener St., 1943-1947, pp. 50-68.

Ce qu'il entend mettre en lumière, ce n'est pas la nature humaine visée à III, 82, mais une série de connaissances beaucoup plus pratiques et précises, auxquelles cette nature humaine ne fait que donner un de ses fondements. Les enchaînements qu'il relève lient des conditions et des résultats, des moyens et des buts; ils ont trait aux destins des empires, mais aussi à la façon de paralyser une flotte légère et rapide, à la gravité d'une épidémie, aux difficultés d'un débarquement, au sort des neutres insulaires, etc...

Les réflexions sur la nature humaine, que l'on trouve dans son œuvre, ne sont donc nullement l'aboutissement de sa pensée; elles interviennent à titre de justification, d'appel à l'évidence; elles viennent éclairer au passage tel grand enchaînement politique, exactement comme elles viennent parfois, chez Tacite, éclairer tel détour particulièrement remarquable d'une âme individuelle. Mais, chez Tacite, on ne s'y trompe pas; tandis que, chez Thucydide, la continuité est telle entre notions toujours plus générales, que, lorsqu'on rejoint les maximes sur l'homme, on ne sait plus si elles sont le point de départ ou d'arrivée, la clef de voûte ou l'ornement.

Cette espèce de transparence dernière, qui permet à chaque acte particulier de réfracter des thèmes généraux et des règles de vraisemblance, explique que tous les récits de Thucydide puissent prétendre à une signification valant pour d'autres temps et pour d'autres actes. Pour la guerre du Péloponnèse, l'œuvre fournit τὸ σαφές; pour les événements analogues, elle fournit des éléments, des chaînons, des modèles qui peuvent aider à le reconstituer. D'où cet extraordinaire τε... καί, par lequel, en fin de paragraphe, tranquillement, Thucydide lie en un tout étroitement uni sa guerre et les guerres à venir et qui fournit ainsi la mesure d'une audace assez rare.

Entre Hérodote et Xénophon, cette audace reste isolée et unique; elle est comme la pointe extrême de cette attitude

d'esprit audacieuse entre toutes — qu'on appelle le classicisme.

* * *

Nous sommes arrivés ici bien près de certaines idées que nous avons souvent évoquées: idées de constantes, de lois. Tout nous oriente vers elles; et telle est bien notre seconde tentation: après la possibilité de prévoir, celle d'établir des lois. Les deux sont liées, d'ailleurs, car sur de véritables lois nous verrions aussitôt renaître le fantôme obstiné de la prévision! Une circonstance doit pourtant nous mettre à l'abri: c'est le fait qu'aucune de ces soi-disant lois (dont nous avons défini le mode d'expression, la nature et le fondement) ne se trouve exprimée comme telle dans l'œuvre. C'est là un point fixe où se raccrocher. Au reste, on risquait d'autant moins de s'y tromper qu'ici l'on avait sous les yeux l'exemple du faux Thucydide, je veux dire Polybe.

Tout ce que Thucydide risque de suggérer, de laisser entendre, Polybe entend l'affirmer. Ses déclarations sont, en fait, étrangement voisines de celles de Thucydide: c'est le cas, du moins, à III, 32, 13, quand Polybe oppose son histoire au simple ἀγώνισμα qui charme sur le moment (παραύτικα μὲν τέρπει) et n'est pas un enseignement (μάθημα) utile pour l'avenir; c'est aussi le cas au début du livre IX, lorsqu'il oppose la τέρψις à l'ὠφελεία et ne veut retenir qu'une catégorie de lecteurs, les « politiques ». Cependant, dans l'un et l'autre cas, il précise plus que Thucydide la notion d'utilité, et la différence est instructive: ici, il affirme que les faits du passé nous permettent « de porter un jugement; ils dévoilent clairement les pensées et les sentiments de chacun, ils nous font savoir de qui nous devons attendre reconnaissance, bienfaits, assistance ou l'inverse... »; là, parlant de l'histoire qu'il appelle pragmatique, il dit qu'« ayant été de tout temps la plus utile, elle

l'est particulièrement à notre époque, où les sciences et les arts ont fait de tels progrès que les gens qui les cultivent peuvent en toute circonstance fonder leur conduite sur des principes rationnels (μεθοδικῶς) »; enfin, il n'hésite pas à écrire en un autre passage (XII, 25 B), à propos de l'utilité que présente l'exposé des causes: « le rapprochement des circonstances où nous vivons avec des faits analogues nous fournit l'occasion et le moyen de prévoir l'avenir, de prendre nos précautions, etc... » (tout ce que Thucydide se gardait bien d'affirmer). De fait, Polybe ne manque pas une occasion de dégager en son nom personnel la leçon de chaque événement: « De cet épisode peut se dégager, si l'on y réfléchit bien, plus d'un enseignement susceptible de redresser les erreurs humaines » (I, 35). — « On pourrait voir d'après cela... » (I, 65, 7), etc... Enfin il dégage même des lois plus générales, la principale étant celle de l'évolution des constitutions, ou ἀνακύκλωσις, dont il affirme hautement (l'imprudent!) qu'elle permet de déterminer, à quelques inexactitudes de temps près mais avec peu d'erreurs, le degré de décadence d'un État et les changements qu'il doit subir; et, dit-il, « ceux qui sont capables de suivre le fil de notre raisonnement seraient en état de prédire ce qui doit arriver » (VI, 57: κἂν αὐτοὺς ἤδη προειπεῖν ὑπὲρ τοῦ μέλλοντος).

On nous pardonnera ces citations trop connues d'un auteur qui ne concerne qu'indirectement notre exposé: leur commun point de départ éclaire, semble-t-il, des différences majeures; et le contraste même aide peut-être à mieux saisir le secret de la réserve dont fait preuve Thucydide.

Cette réserve se marque d'abord par le trait qui caractérise toute son œuvre: il n'intervient jamais — ou pratiquement jamais — en son nom personnel; il entend que les faits parlent directement à son lecteur; et il leur confère ainsi un poids et une objectivité inattaquables. C'est bien pourquoi les formulations générales sont laissées aux orateurs — gens suspects, qui sont parfois dressés l'un contre

l'autre et qui, toujours, cherchent à convaincre, à s'excuser, à présenter les choses avec plus de certitude qu'il ne sied. S'il y a, dans l'œuvre de Thucydide, plus d'analyses générales, de sentences, de lois, que dans aucune autre œuvre historique, elles n'engagent point l'auteur. Elles peuvent correspondre, à l'occasion, avec sa pensée; elles peuvent aussi la dépasser, ou s'en écarter: seule l'évidence du récit lui-même peut leur donner du poids et être concluante.

Par là, Thucydide évite de franchir deux seuils dangereux.

Tout d'abord, il évite le péril de présenter comme nécessaires les enchaînements qu'il met en lumière. Un récit, même répété, ne saurait passer de la fréquence à la constance. Et cela est heureux, puisque cette constance est, en fait, rendue impossible et par la liberté de l'homme et par les surprises du hasard: Thucydide a mis, dans la bouche même de Périclès, un rappel de ces deux facteurs, qu'il ne saurait par conséquent négliger; c'est lorsque celui-ci déclare: « L'événement qui intervient peut à l'occasion prendre un tour non moins imprévu que les dispositions mêmes de l'homme ». On ne saurait donc reconnaître, dans ce domaine humain, qu'un ordre moyen, probable, et cerner une vraisemblance qui n'est jamais infaillible. Au lieu de lois formulées, l'œuvre de Thucydide présente seulement des vraisemblances suggérées.

De plus, il évite ainsi un autre péril non moins grave: c'est celui qui consisterait à présenter ces vraisemblances comme indépendantes, isolées, et se suffisant à elles-mêmes. Un récit quelque peu suivi, même s'il est simplifié, ne saurait reconnaître dans les faits l'illustration d'une idée unique. Et cela est heureux; car l'intelligence politique consiste précisément à combiner, à voir comment les diverses vraisemblances s'agencent l'une avec l'autre. Même si chacune a une portée, en quelque sorte, intemporelle, elle ne prend d'intérêt que dans son rapport avec d'autres qui, dans la

pratique, la complètent, la limitent, l'étayent. Pour cela le « quoi » ne peut remplacer le « commun ». Et s'il est intéressant de savoir qu'il était vraisemblable pour une île puissante comme Mytilène de se révolter contre Athènes, il l'est beaucoup plus de voir ce que montre Thucydide: comment cette vraisemblance première reçoit un appoint de la vraisemblance qu'une ville comme Sparte désire d'une part lutter contre Athènes, d'autre part obtenir pour cela la défection des alliés, comment aussi elle se heurte à la vraisemblance qu'une ville comme Sparte ne puisse intervenir qu'avec lenteur et qu'une ville comme Athènes soit capable, sans interrompre ses opérations en Grèce, de bloquer les révoltés sur mer, comment enfin le résultat est qu'une ville comme Athènes soit tentée, une fois victorieuse, de sévir peut-être trop rigoureusement... voilà ce qui commence à prendre de l'intérêt. Et tout l'effort de Thucydide a pour objet de mettre en lumière, aussi rigoureusement que possible, non pas telle ou telle de ces vraisemblances assez évidentes, mais la façon dont elles se combinent, leur portée relative, leur rapport réciproque. De même que la sûreté des prévisions établies par les chefs dépend du caractère lucide et exhaustif de l'enquête qu'ils mènent, de même la valeur de l'analyse élaborée par Thucydide dépend du caractère lucide et exhaustif de la sienne. Il peut laisser de côté ce qui est purement anecdotique, c'est-à-dire ce qui ne se rattache pas à la chaîne des causes et des conséquences indispensables; mais qu'il y ait, dans cette chaîne, une fissure, une faille, un à peu près — et c'est l'ensemble qui perd son prix. L'évidence est fonction de la cohérence du tout.

C'est même là ce qui fait la force et la valeur de l'œuvre. Isolée, chacune des vraisemblances ne peut qu'être pauvre. C'est comme si d'une analyse psychologique de Proust, par exemple, portant sur une sensation déterminée, on voulait tirer quelques règles abstraites de psychologie: ces règles seraient aussi plates que la leçon de psychologie apportée

par l'œuvre est, en fait, riche et profonde. Et c'est à dessein que nous choisissons un exemple qui, en apparence et en fait, est aussi éloigné de Thucydide. Thucydide simplifie le plus possible les lignes, intéressé qu'il est par les résultats de l'action; Proust en restitue le plus possible les méandres parce qu'il décrit le sentiment pour lui-même; l'un remonte des faits aux idées maîtresses, l'autre cherche à épuiser le concret par une attention totale à ses moindres anomalies; mais ces procédés inverses tendent tous deux à remplacer un donné confus par un système dans lequel ne manque plus aucun intermédiaire; et, ni dans un cas ni dans l'autre, on ne peut toucher à ce système sans lui porter tort.

Sans doute, parmi les enchaînements vraisemblables que l'œuvre de Thucydide s'attache à mettre en lumière, il en est de plus larges que d'autres: leurs cas d'application semblent s'étendre à tout l'ensemble de la guerre, même à d'autres guerres; leur généralité même leur donne alors un intérêt exceptionnel; aussi peuvent-ils, par exception, être exprimés directement et pour eux-mêmes. Je n'aurais garde de les négliger, ayant personnellement cherché à montrer quelle combinaison de lois assez simples régissait, dans l'œuvre de Thucydide, les destinées de l'impérialisme athénien, et, apparemment, de tout impérialisme. Mais, outre que déjà il s'agit de combinaison, il convient d'ajouter que ces lois perdent, elles aussi, et beaucoup, à être dégagées et exprimées pour elles-mêmes. Un penseur politique aurait pu les présenter, sans être aucunement historien: elles auraient alors constitué une thèse, dont on aurait discuté la valeur et contesté la portée (c'est d'ailleurs ce que font des gens comme Xénophon et Isocrate). Thucydide, lui, a laissè ce mode d'expression à ses orateurs; en revanche, il a montré comment, qu'il s'agisse d'acquérir, de transformer, de consolider, de sévir, que la politique soit aux mains d'hommes raisonnables ou non, que l'on soit en paix ou en guerre, un certain élément commun assurait à cette politique

une étonnante unité dans sa progression: il n'a ni prétendu ni déclaré, mais fait voir clairement, en rétablissant un ensemble cohérent. L'histoire de Thucydide, qui nous était apparue comme contenant non des lois formulées mais des vraisemblances suggérées, devrait donc, en fin de compte, être définie comme contenant un système complexe et cohérent de vraisemblances suggérées.

Et telle est bien l'explication du paradoxe, que l'on avait souvent signalé, à propos de Thucydide. Je rappelle en effet que M. von Fritz, dans une étude consacrée aux rapports de l'histoire et des sciences, relevait l'existence d'un aspect général dans l'œuvre de Thucydide, mais indiquait, d'après l'expérience d'Éphore, que cet aspect général ne saurait être formulé comme tel [1]. On pourrait citer également la formule apparemment étonnante d'A. W. Gomme, disant que Thucydide « was always thinking of general laws— but thinking of them rather than formulating them and giving them to the world » [2]. Etrange impossibilité et étrange refus, si l'on ne voit qu'il s'agit d'un refus d'appauvrir et, en somme, d'une ambition plus exigeante encore. Les leçons générales tirées de l'histoire seraient suspectes, inexactes, partielles; ce à quoi tend l'histoire de Thucydide, c'est au contraire à présenter un système de vraisemblances indiscutable, rigoureux et complet; c'est, si l'on veut, à faire coïncider intégralement le récit des faits et l'analyse des vraisemblances. Il n'y a pas de connaissance générale indépendante du récit, ni passage de l'un à l'autre. Les deux se recouvrent; et Thucydide s'emploie seulement — mais avec tout l'art possible — à mettre cette connaissance bien en lumière, en écartant tout ce qui gêne et en soulignant tout ce qui compte.

[1] *Philosophia Naturalis*, Band II, Heft 2, p. 217: « dasjenige Allgemeine, das sich nicht adäquat als solches formulieren lässt ». [2] *The Greek Attitude to Poetry and History*, University of California Press, 1954, p. 138.

Par conséquent, il serait inexact de présenter cette seconde tentation — celle de l'interprétation théorique — comme une tentation pour Thucydide, à laquelle il aurait au dernier moment opposé une vertueuse résistance: cette tentation ne vaut que pour ses lecteurs. Pour lui, au contraire, les choses se présentent à l'inverse; et, de toute évidence, les divers procédés dont nous avons plus haut relevé des exemples résultent tous de cette règle d'objectivité qu'il s'était fixée dès le principe et qui impliquait une ambition assez haute. Il voulait ne rien affirmer qui ne fût rigoureusement impliqué dans les faits, parce qu'il comptait qu'un récit bien établi pourrait porter en lui sa signification. Sans doute le choix des faits et des mobiles, la présentation des enchaînements et la suggestion de leur vraisemblance impliquent-ils — quelle qu'ait été son opinion à cet égard — l'intervention d'une interprétation, d'une doctrine, politique et morale, qui sont les siennes, la chose est inévitable. Du moins a-t-il entendu obliger les faits à parler seuls pour lui et voulu que, par le seul effet de son art, l'exposé du particulier se confondît avec l'interprétation théorique.

Cette ambition exceptionnelle explique assez pourquoi l'exemple de Thucydide est si souvent évoqué contre la distinction établie par Aristote entre poésie et histoire [1], celle-ci exposant τὸ καθ'ἕκαστον, c'est-à-dire « ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé », celle-là τὸ καθόλου, c'est-à-dire « que telle ou telle sorte d'hommes dira ou fera telles ou telles choses vraisemblablement ou nécessairement ».

Par une telle exigence, Thucydide ne renonçait pas à exprimer une pensée ou à être « philosophe »: il voulait obliger le réel lui-même à prendre une portée philosophique et à exprimer la philosophie la plus authentique. Qu'il comptât, pour la comprendre sur l'intelligence de ses lecteurs, n'était pas, à cet égard, la plus étonnante de ses

[1] *Poétique*, 9.

confiances. Et son refus de dégager lui-même des constantes est encore un acte de foi dans la portée même de son œuvre.

L'exemple de Polybe, il faut l'avouer, justifie assez bien ce refus. Le contraste entre l'ambition des promesses et la pauvreté des résultats a souvent, chez lui, quelque chose de presque comique; ainsi, dès le premier de ces enseignements, quand il écrit solennellement: « De cet épisode peut se dégager, si l'on y réfléchit bien, plus d'un enseignement susceptible de redresser les erreurs humaines. La catastrophe arrivée à Régulus montre clairement à tous qu'il faut se défier de la fortune, même au sein de la prospérité... » (I, 35), ou bien, pour citer, un peu plus loin, un enseignement plus précis: « leur histoire nous montre qu'il ne faut jamais commettre l'imprudence d'introduire dans une place une garnison considérable, surtout si elle est composée de barbares » (II, 7)! D'ailleurs ses enseignements prennent plus volontiers la forme parénétique: ce sont de simples conseils plus que des règles générales. Et l'on peut dire que lui-même devait bien sentir que la complexité des faits donnait tout leur prix aux enseignements, puisque sa grande idée était précisément que seule une histoire universelle peut être véritablement instructive.

Il est juste toutefois d'ajouter un corollaire. Du fait que Thucydide entend ne pas dégager lui-même de constantes, mais montrer seulement, par la teneur de son récit et par le rapport entre récit et discours, dans quelle mesure le déroulement des faits implique des constantes, il peut aussi risquer de passer à côté des plus valables d'entre elles: tout ce qui est trop permanent, trop extérieur à l'action pour avoir retenu l'attention de ses orateurs reste en dehors de l'analyse; tout ce qui s'exerce trop indirectement pour intervenir à un moment précis dans l'enchaînement des faits reste absent du récit; et, même si les discours y font allusion, le rapport avec le récit ne peut alors servir de confirmation. La plus grande des lois de Polybe, celle à propos de laquelle il for-

mule ses grandes déclarations sur la possibilité de prévoir, est relative à l'évolution des constitutions; c'est à elle qu'il consacre tout son livre VI. Quoi que l'on pense de ses théories, il est bien évident que l'on ne saurait rien trouver de tel chez Thucydide. Certes, il traite des régimes. Et il est déjà assez remarquable qu'il ait trouvé moyen de faire parler ses orateurs sur le caractère des deux peuples antagonistes, sur la structure de la confédération péloponnésienne, sur l'idéal de la démocratie athénienne: cet effort de méditation illustre admirablement sa tendance à remonter en tout aux facteurs les plus profonds. Mais le rapport entre ces analyses et les faits reste mal déterminé: on évoque le parallèle entre les deux peuples tantôt pour expliquer la guerre, tantôt pour expliquer son cours, et l'oraison funèbre se tient au-dessus de l'œuvre comme un monument isolé, dont chaque année des commentateurs enthousiastes cherchent à fournir le sens profond, précisément parce qu'il peut en affecter plusieurs. A plus forte raison doit-on reconnaître que par telle remarque, sur le rôle de la diminution des naissances, par exemple [1], Polybe, assez innocemment peut-être, risquait d'ouvrir des perspectives inconnues à Thucydide. Dans le domaine de la recherche des causes « les plus vraies », bien des niveaux différents peuvent être considérés: beaucoup de modernes penseront sans doute qu'à cet égard le désir de Thucydide d'atteindre les causes les plus profondes n'aurait pu être vraiment satisfait qu'à l'intérieur d'une structure formelle moins rigoureusement objective que celle qu'il a adoptée. Aussi bien il en est une preuve; et le fait est que, si l'on veut saisir ses vues les plus profondes sur certains aspects très généraux de l'histoire et sur ce que l'on pourrait appeler sa philosophie de l'histoire, on a toujours recours à l'« Archéologie », c'est-à-dire à ces quelques chapitres qui, en tête de son œuvre, se pré-

[1] Polybe, XXVI, 17.

sentent plutôt sous la forme d'une démonstration libre que d'un récit suivi.

* * *

Le bonheur avec lequel Thucydide, dans son histoire, rejoint des événements « semblables ou analogues » n'a jamais été si sensible que de nos jours; et des titres comme « La campagne avec Thucydide », « Thukydides und wir », « Thucydides and the world war », « Les leçons de l'histoire », etc... en font foi avec éclat. Réussite presque trop grande, car elle a pu contribuer à son tour à renforcer la tentation. On s'est émerveillé de cette généralité, valable pour tous les temps; et, louant Thucydide d'un résultat qu'il ne promettait pas, on a cru lire dans son œuvre et des lois universelles et des règles pour prévoir l'avenir. On a ainsi négligé que cette réussite était justement l'effet d'un équilibre exceptionnel fondé sur une méthode rigoureusement unique. Là aussi, il fallait revenir au « comment »; et seule la structure de l'œuvre pouvait donner une idée un peu moins inexacte des faits. — Il faudrait ajouter enfin que cette méthode, fondée sur un art subtil, correspondait à un goût éminemment grec; que, reposant sur une confiance absolue dans les possibilités de l'intelligence humaine, elle s'accordait particulièrement avec les habitudes d'Athènes à la fin du vme siècle; que, du reste, par le rôle qu'y jouent les discours, elle se prêtait mieux à l'histoire de ce monde des cités, habitué aux discussions à découvert; et qu'au surplus, par le caractère continu qu'y prend l'exposé des événements, elle s'adaptait plus aisément à l'histoire d'une guerre. De là ce paradoxe que, si l'histoire de Thucydide semble ainsi s'affranchir du temps, c'est en définitive en vertu de caractères bien déterminés, qui, en fait, la replacent très rigoureusement dans son époque — et permettent de lui assigner une place à part dans la suite de l'historiographie ancienne.

DISCUSSION

M. von Fritz: Let us begin by thanking Mme de Romilly for her excellent lecture which, it seems to me, has not only touched upon, but even made a very great contribution to the solution of, the most profound problem not only of the interpretation of Thucydides, but of the writing of history in general.

M. Syme: It is difficult to say anything that will not seem excessive praise. Mme de Romilly has both opened a very new path of penetration into Thucydides (a further reason for admiring this combination of audacity and caution) but also confirmed us even more in sharing her own distrust of the « laws of history » and her low estimate of that great thinker, Polybius.

M. von Fritz: It is not customary for the chairman to start the discussion, but since nobody else appears to be willing to make a start I may perhaps be permitted to take up a special problem that has intrigued me recently and that has to do with the problem of the place of the universal or of more general truth in history, but also with the question of accuracy in detail. Recently Dr. Max Treu has published an article in which he resumed the old problem of the Melian dialog and tried to show that, contrary to an almost universally accepted view, an inscription which had been known for quite some time proved that Melos had at least for some time been a contributing member of the Athenian Sea Confederacy before its conquest by the Athenians. In this case Thucydides' story would be somewhat misleading, if not inaccurate, in regard to the historical facts. Now I must confess that, though all those who believe in the absolute accuracy of Thucydides in regard to facts do not accept Treu's conclusions, I have been rather impressed by his arguments.

At any rate, if Treu is right we have here a most interesting problem concerning Thucydides' conception of the art of writing history. If he is wrong there still remains an interesting problem concerning the principles of critical historiography in general.

If Melos had been a contributory member of the League at some earlier date, then the refusal to continue in the League can be considered as a defection or a revolt and this will certainly influence the judgment of the reader concerning the brutal action later taken by the Athenians. But even if there had been only a long period of pressures and of negotiations back and forth, as almost certainly must have been the case, the narrative of the actions of the Athenians will not strike the reader with the same impact as if they are narrated in the concentrated form in which they appear in Thucydides. In other words, a narrative that spells out all the details will not bring out all the implications of the action of the Athenians and the impact which it had on public opinion as effectively as Thucydides less complete account. The question then arises whether the historian has the right to omit details that might influence the judgment of the reader for the sake of what he considers a deeper truth. Perhaps I may suggest the discussion of this question.

Mme de Romilly: Pour ce qui est des faits, je ne prétendrais évidemment pas qu'il soit impossible de trouver des inexactitudes dans Thucydide. Mais, même si Mélos a été inscrite, à un moment donné, comme payant le tribut, il reste, je crois, que le principe d'une expédition destructive et d'une annexion représentait en tout cas, du point de vue de la politique athénienne quelque chose de très saisissant; l'indignation soulevée en Grèce par le traitement fait à Mélos confirme cette impression. Par conséquent, quelle que soit l'interprétation adoptée pour les données épigraphiques, je serais portée à croire que l'interprétation générale présentée par Thucydide reste en tout cas valable.

M. von Fritz: I would not say and I did not intend to say that Thucydides' interpretation was not legitimate. On the contrary it seems to me that from the point of view of a deeper truth and above all from the point of view of the impression in the Greek world produced by the action of the Athenians, Thucydides' interpretation was extremely justified. Nevertheless I suspect that in a similar case in modern history scholarly or « scientific »

historians would insist that the historian must *not* omit any facts essential for the formation of a final judgment by the reader. Now the fact that Melos appears on a tribute list may not constitute absolutely conclusive proof that Melos ever actually paid the tribute. But there must certainly have been negotiations and some concession or token of an inclination to yield on the part of the Melians since it would be perfectly absurd to place on a list of contributors not just made up as a hand bill but inscribed in stone, a country that had never even shown the slightest inclination to comply with the request to pay such contributions. So what I meant was not that Thucydides' interpretation was not legitimate, but rather that Thucydides in order to make his legitimate interpretation more forceful and more convincing appears deliberately to have withheld some details of facts, which I believe most modern historians in an analogous case would insist should be told.

Mme de Romilly: C'est en effet possible; et, dans l'ensemble, je serais d'accord avec vous. Mais il reste que l'interprétation générale est un peu fonction du choix des détails. J'imagine mal comment ce détail-ci, s'il a le sens que nous envisageons, pourrait être mentionné sans servir dans une certaine mesure d'excuse à Athènes: pour qu'il fût omis sans fausser le récit, il faudrait lui prêter une existence assez artificielle et trompeuse.

M. Momigliano: I was under the impression that Dr. Treu did not make out his case about Melos.

M. Latte: Ich würde unterstreichen, was Mme de Romilly schon gesagt hat, dass nämlich bei Thukydides die politischen Folgen dieser Aktion ins Gewicht fallen. Das ist bei ihm die Hauptsache. Die Diskussion über diese Gewalttat, die noch später eine Rolle gespielt hat, soll in diesem Dialog gegeben werden. Das ist etwas, das weit über den faktischen Anlass hinaus eine Handlungsweise Athens zeigt, die die Bundesgenossen aufreizen und gegen Athen aufwiegeln musste. Darauf kommt es ihm für seine geschichtliche Betrachtung an. Wenn man sich einmal den Sacco di Roma überlegt, so wiegt die Frage der

Berechtigung zu diesem Vorgehen ungeheuer leicht gegenüber der praktischen Wirkung, die diese Tatsache gehabt hat. Das will Thukydides herausbringen. Im Grunde wiederhole ich nur, was Sie gesagt haben, Mme de Romilly.

Mme de Romilly: La chose qui fait tout de même une différence, c'est que le scandale de Mélos a été le traitement infligé aux habitants; or ce n'est pas là-dessus que Thucydide fait porter son analyse. Il a donc vu dans la politique suivie alors par Athènes quelque chose de frappant et de lourd de conséquence, mais son point de vue n'est pas exactement celui qui semble avoir ému les contemporains.

M. von Fritz: Dies erscheint mir vollkommen richtig. Es liegt Thukydides nicht an den Einzelheiten des Geschehens. War es herausstellen will, sind die fundamentalen Prinzipien der damaligen athenischen Politik und ferner nicht nur die Folgen, welche diese Politik tatsächlich gehabt hat, sondern auch die, die sie hätte haben können. Damit geht er über das, was den Zeitgenossen bewusst war, hinaus. Er will die tiefere Wahrheit, die hinter den Dingen liegt, zeigen. Dem hat er bis zu einem gewissen Grade die Details einer mehr an der Oberfläche liegenden faktischen Darstellung geopfert. Trotzdem glaube ich, dass die meisten modernen Historiker, wenn es sich nicht um Thukydides handelte, sondern um einen Zeitgenossen, gegen ein solches Verfahren protestieren würden: und ganz mit Recht. Denn eine allgemeine Erlaubnis, unbequeme Fakten zu unterdrücken, würde jeder Art propagandistischer Verfälschung Tür und Tor öffnen. Bei Thukydides hat sie nicht dazu geführt, sondern, wie mir scheint, wirklich einer tieferen Wahrheit gedient. Eben deshalb weist die Behandlung der melischen Angelegenheit durch Thukydides auf ein vielleicht unlösbares Problem.

M. Syme: Modern historians are compelled to leave out all sorts of odd facts. That may be an advantage. They have more scope for selection, the material being so abundant.

Mme de Romilly: L'éditeur de Thucydide se réjouirait de trouver dans l'œuvre des faits plus détaillés, des indications

géographiques plus complètes, des dates plus précises pour toutes sortes de petits faits, parce que, précisément, le public moderne les souhaite.

M. Latte : Was Sie den Klassizismus des Thukydides genannt haben, hat seine Parallele in der Kunst, z.B. im Portrait des 5. Jh. Man nimmt in diesem Stil eine Selektion vor — man braucht nur die Fülle der Einzelzüge zufälliger Art in Rom zu vergleichen. Ein griechisches Portrait hat nie diesen Charakter. Bei Thukydides sieht es ähnlich aus. Die Sammlung einzelner Fakten als Schatz der Erfahrung, aus dem man für künftiges Handeln lernen will, gab es vermutlich längst; Fabeln, Novelle, schliesslich so etwas wie Strategemata, für uns zuerst bei Aeneas Tacticus greifbar, dienten praktischen Zwecken — neben anderen. Thukydides verschmäht das, wie Sie gesagt haben, weil für ihn das Wesentliche nicht im Einzelfall, sondern in anderen Dingen lag.

Mme de Romilly : J'aimerais préciser deux choses en réponse à vos indications. D'abord, pour ce qui est du classicisme, j'ai employé ce mot, peut-être imprudemment, mais pour signifier à la fois cette simplification dont vous venez de parler et aussi la confiance dans la possibilité d'atteindre, par cette simplification, à quelque chose de permanent, qui se reproduirait chez l'homme de tous les temps, ce qui est tout de même une attitude particulière et, si l'on veut, un postulat; et c'est pourquoi j'ai pu qualifier cette attitude d'audacieuse. Pour ma part, j'éprouve pour elle la plus grande sympathie, mais elle peut évidemment être contestée. C'est une position presque philosophique. Quant au fait qu'il existait des « strategemata » et que Thucydide s'en est désintéressé, je pense d'abord qu'il avait des vues plus hautes et qu'il ne se serait pas contenté d'une utilité pratique, qui lui serait apparue trop modeste. Mais il y en a tout de même dans son œuvre; ceux qui sont très décisifs et très efficaces y figurent. Il ne faut pas, je crois, oublier la règle qu'il s'est imposée, d'écrire une histoire continue et de suivre le fil du temps, ce qui lui interdisait de s'arrêter à certaines règles qui lui paraissaient des

éléments accessoires; celles-ci auraient pu faire l'objet d'études indépendantes, intéresser des spécialistes, de même qu'on pouvait décrire la marche de la trière; tout ceci, c'était le métier pratique; et lui n'était intéressé que par la combinaison de toutes ces possibilités donnant la suite des événements et l'évolution des événements sur le plan général.

M. Martin: Il y a cependant un épisode à propos duquel Thucydide leur a consacré beaucoup de place, le siège de Platée (II, 71 sq.; III, 20 sq,; III, 51 sq.). Sans doute l'événement en lui-même était important en ce qu'il mettait en lumière certaines fatalités profondes de cette guerre mais le détail des mesures et contre-mesures des assiégeants et des assiégés intéressent-ils autre chose que le métier militaire ? Or l'auteur s'y est arrêté longtemps.

M. Syme: That is just the thing I was going to ask a question about.

M. Martin: Ce cas n'est peut-être pas unique. Le récit de la bataille navale à l'entrée du golfe de Corinthe au livre II, 83 sq., décrit les manœuvres ordonnées par Phormion en grand détail. Pour l'ensemble de la guerre, ce qui importait c'était de savoir si Athènes gagnait ou perdait la bataille.

Mme de Romilly: Je crois que cette bataille, outre son importance propre, a une valeur de modèle et qu'elle explique le principe de la supériorité athénienne. Maintenant, le cas du siège de Platée est, en effet, à part — et assez amusant. Il est remarquable de voir Thucydide entrer dans tous les détails concrets et signaler les inventions pratiques les plus modestes. Seulement, il se trouve que, là, l'événement était décisif et que, d'autre part, le siège avait mis en jeu, dans chaque camp, toute une série d'inventions et de plans, qui trouvaient aisément place dans un récit continu, et ne se prêtaient guère au mode d'exposé adopté pour les batailles rangées. Thucydide n'aurait pas pu organiser tout le récit autour d'une seule idée maîtresse dégagée en tête, parce qu'en fait il y en a eu plusieurs. Il n'y a pas eu un plan d'ensemble, mais une sorte de lutte intellectuelle, opposant un procédé à l'autre. La

nature même de la lutte l'invitait donc, ici, à modifier un peu son mode de narration.

M. Syme: Do you think that Thucydides treats Plataea as the type and model for the siege of a Greek city, the difficulties that even a small city might present ? Surely that illustrates the general strategy of the war. The day might come when some very large city would be surrounded by a circumvallation.

Mme de Romilly: Malgré tout, il faut reconnaître que les détails sont valables seulement pour Platée, telle qu'elle était, et pour les procédés particuliers qui y furent employés (mur semi-circulaire, rempart surélevé, etc.). Loin que ces procédés soient applicables à toutes les cités, il semble y avoir eu là une dépense d'invention stratégique extraordinaire, exceptionnelle. Et je crois que Thucydide n'aurait pas pu insister sur l'importance politique des événements relatifs à Platée sans s'intéresser également à cet aspect assez remarquable des événements.

M. Syme: The enormous difficulty of besieging a Greek city is a very important factor in the strategy of a war.

Mme de Romilly: Oui, certainement; mais elle prend un aspect très différent selon les cas. Le cas de Syracuse, par exemple, n'a rien à voir avec celui de Platée de ce point de vue, ou très peu. Il n'y a pas dans la tactique des sièges la même simplicité, la même continuité qu'il y a dans la tactique navale — peut-être justement parce que c'est là une chose très difficile.

M. Martin: Peut-être Thucydide a-t-il développé le récit de la bataille navale parce que le succès des Athéniens sur un adversaire très supérieur en nombre faisait apparaître avec éclat la supériorité qualitative des Athéniens en matière navale, facteur capital dans ce conflit comme l'historien l'a justement relevé. Le siège de Platée n'avait pas la même valeur illustrative.

Mme de Romilly: Il y a un exemple de réussite militaire qui pourrait être mis en parallèle, c'est celui de la bataille de Mantinée; or, là aussi, il s'agit d'opérations sur terre et, là aussi, il y a beaucoup plus de détails, d'improvisations et de contre-improvisations que dans le récit d'une bataille navale, probablement parce

que le déroulement même des faits imposait une forme de récit un peu différente.

M. Martin : La bataille de Mantinée était exceptionnelle en ce qu'elle mettait en ligne presque toutes les cités grecques.

Mme de Romilly : Mais Platée aussi était un événement considérable, de par sa signification morale.

M. Martin : Certes, mais sous ce rapport les péripéties du siège n'importaient pas beaucoup.

Mme de Romilly : Mais est-ce que l'on peut imaginer une histoire dans laquelle il y aurait eu des longues explications sur l'entrée des Thébains à Platée, de longues explications sur les débats avec Archidamos, de longues explications sur le traitement infligé à la fin et puis sur le siège lui-même quelques mots nécessairement obscurs ? Cela me paraît difficile.

M. Martin : Peut-être. Mais puisque vous avez insisté à juste titre sur les omissions que se permet Thucydide, le cas du siège de Platée reste surprenant.

Mme de Romilly : Oui, certainement, mais je pense qu'il était difficile, à moins de l'omettre complètement, de faire le récit du siège de façon très différente; et, d'autre part, il faut bien reconnaître que le goût même de Thucydide pour l'intelligence devait se délecter des procédés qui furent mis en œuvre en cette occasion. On a vraiment le sentiment d'assister, non pas à une opération militaire, mais à un dialogue; ce sont comme des arguments se répondant les uns aux autres. Les Péloponnésiens inventent ceci et, en réponse, les Platéens imaginent cela; on a exactement l'impression d'un débat, au bout duquel une conclusion va s'imposer avec évidence. Et c'est tout de même présenté sous une forme très intellectuelle; il aurait pu décrire les opérations de façon beaucoup plus visuelle, beaucoup plus concrète; d'ailleurs, quand on commente le siège, malgré tous ces détails, on a souvent bien des difficultés, ce qui prouve que son intérêt pour l'aspect technique et matériel est centré avant tout sur l'intelligence, sur l'ardeur, sur l'effort mis en œuvre de part et d'autre pour triompher dans ce débat où il était, du point

de vue de l'histoire de la guerre, très important que le résultat fût en faveur de l'un ou de l'autre.

M. Martin: Serait-il possible que Thucydide, après avoir dit à propos du siège de l'Ithome (I 102) que les Spartiates étaient inhabiles à la guerre de siège, ait voulu, par l'exemple de l'affaire de Platée, montrer qu'ils avaient depuis lors fait des progrès dans cet art ? Cependant, si c'était le cas, il aurait été plus explicite.

Mme de Romilly: Oui, au livre I les Spartiates appellent les Athéniens, qui passaient alors pour plus habiles à attaquer les retranchements. Mais je crois que c'est tout.

M. Syme: It would be worth asking whether a siege always had a continuous line of circumvallation.

M. Martin: Peut-être était-ce là une invention récente dont la nouveauté a retenu l'attention du narrateur.

Mme de Romilly: Mais ce n'est pas sur ce fait qu'il insiste, pourtant.

M. von Fritz: I do not remember all the details of the siege of Plataeae as described by Thucydides. But from what I remember I have the impression that there is perhaps a certain connection between the fact that here for the first time in the war a city like Plataeae—not a big city to be sure like Athens—but a city that had won such glory at Marathon—was annihilated and the detailed description of the siege. I do not think that Thucydides in this connection mentioned the technical details, like ladders, towers, ditches etc. for their own sake. It is rather the deterioration of the situation in the city, the anxious waiting for Athenian succour that does not come, finally the dangers, the excitement, the anxieties connected with the escape of a small group before the final surrender, that he wishes to describe, and the technical details in this connection are necessary to give the story its full impact, not as a lesson in military strategy or in the art of conquering fortresses.

Mme de Romilly: Cela est vrai aussi. Dans l'ensemble, il y a d'autres cas où Thucydide donne beaucoup de détails concrets; mais ce que je trouve remarquable, justement, c'est que, lorsque

l'on a lu son histoire, on éprouve ainsi le besoin de justifier la présence de ces détails concrets ! Il y a un passage dans le récit de la retraite de Sicile (VII, 81), où il est dit que Démosthène se trouve encerclé dans un endroit planté de nombreux oliviers: eh bien, je me suis beaucoup posé la question de savoir en quoi ces oliviers importaient à l'action; on n'imagine guère qu'il ait donné ce détail si cela n'avait pas une influence précise sur le déroulement de l'action; et un tel sentiment est assez révélateur. Il y a quelqu'un, d'ailleurs, pour qui il donne souvent des détails de ce genre, c'est Brasidas. Certains détails qu'il donne à son sujet sont très proches des « strategemata » (par exemple, quand il explique le procédé habile de Brasidas, naviguant à bord d'un petit navire qu'en accompagne un plus grand, cela afin de tromper l'ennemi). En fait, cela n'a aucune importance réelle pour la suite des événements; et l'on en conclut volontiers que Thucydide s'intéresse à Brasidas: il faut toujours une explication; ou du moins on prend l'habitude de toujours en chercher une.

M. Syme: One could adduce a small detail in the first year of the War. When the Athenians sailed around Peloponnese, they tried to capture Methone. Brasidas, who happens to be near, runs in with a small body of hoplites, about a hundred, and rescues the place.

Mme de Romilly: Il y a toujours des détails de ce genre, à tous les moments; il y a certainement une admiration pour le personnage; peut-être aussi, la documentation était-elle, sur ces points, particulièrement précise.

M. Martin: Sur ce point on pourrait aussi discuter. D'où tirait-il son information ? Elle a dû être très inégale.

Mme de Romilly: Certainement très inégale, mais la tendance qui se détache de l'ensemble révèle des procédés d'art extrêmement précis, et l'on ne peut pas mettre l'absence de détails sur le compte d'une ignorance des détails. Son récit est trop manifestement centré, organisé autour de certaines lignes tout à fait déterminées, avec reprise des mêmes mots. Par exemple, sur les causes de la guerre, il n'est pas possible, ayant vécu à Athènes,

qu'il n'ait pas su tout, tous les bruits, tous les arguments, tous les événements; or, il élimine beaucoup.

M. Martin : Il n'a pas toujours été dans cette situation favorable.

Mme de Romilly : Il ne se trouvait pourtant pas, à cet égard, dans une trop mauvaise situation: il dit lui-même qu'il a voyagé, qu'il a pu avoir des informations venant des deux côtés et recueillies immédiatement. Ce sont d'assez bonnes conditions. Ce devrait être, même, des conditions à risquer de se perdre dans les détails: chacun devait lui apporter des détails, bien peu des plans d'ensemble; le fait qu'il ait élagué pour ne retenir que les plans d'ensemble montre donc une forte orientation personnelle en ce sens.

M. Syme : That is clear.

Mme de Romilly : Le livre VIII permet, d'ailleurs, d'apprécier par contraste, la méthode dans les autres livres; il contient des détails, des jugements personnels, pas de discours; enfin, tout va mal !

M. Syme : You would be certain, wouldn't you, that if Thucydides had completed and revised Book VIII there would have been some speeches, direct speeches.

Mme de Romilly : Oh non, je ne serais jamais certaine. Je ne sais pas. Il faut dire que les faits sont aussi plus compliqués. Mais il est certain que ce livre n'est guère conforme à l'idéal de sa méthode. Maintenant, ce qu'il aurait fait...

M. Momigliano : I wanted to ask about books V and VIII, whether you can make them easily fit into your interpretation of Thucydides.

Mme de Romilly : Il y a deux livres qui diffèrent un peu des autres, ce sont les livres V et VIII. Il est possible que l'histoire de la genèse de l'œuvre rende compte, dans une certaine mesure, de ces faits, car ces livres n'ont peut-être pas été revus. Mais il est absolument impossible de le prouver avec certitude. Il est de fait aussi que ces livres correspondent à des événements qu'il était beaucoup plus difficile de ramener à un schéma simplifié. La période du livre VIII est extrêmement compliquée: on peut

imaginer qu'un auteur soit amené à abandonner un peu de ses habitudes ou même qu'il ne puisse parvenir à dominer sa matière comme d'habitude. Alors, était-ce définitif ou pas ? C'est très difficile de le dire. Les jugements personnels qui y sont, sont certainement valables pour l'époque à laquelle le livre a été écrit. Je ne vois pas de raison d'affirmer que cela aurait été modifié, mais... *chi lo sa ?*

M. Momigliano : What is difficult to understand in book VIII is the fact that a certain constitution is judged to be the best without any reservation.

Mme de Romilly : Mais il la justifie du moins par des arguments. Il dit que ce régime réalisait un bon équilibre entre le petit nombre et le grand nombre; c'est tout de même un principe politique. Ce principe n'est pas en contradiction avec les jugements sur Périclès, qui ne concernent pas une constitution. Il correspond bien à ce que nous savons de l'esprit de Thucydide et de sa vie, tout en n'excluant pas qu'il puisse donner son approbation à une politique extérieure différente et à un personnage exceptionnel.

M. Momigliano : Yes, that is true, at the same time one has the feeling of something abrupt.

Mme de Romilly : Peut-être justement parce que c'était une mauvaise cause, et une déclaration héroïque. Il est possible d'ailleurs que ce soit une indication sur des amitiés personnelles et des moyens d'information, mais on ne peut faire que des hypothèses. En tout cas, cela ne me paraît pas créer une difficulté du point de vue de sa pensée politique. Cela pourrait en créer une du point de vue de l'expression: pourquoi nous donne-t-il son avis de cette façon-là, aussi formellement et aussi brièvement ? Dès lors, cela rejoint les traits propres du livre VIII: je pense qu'il faut les grouper tous ensemble et les mettre sur le compte d'une rédaction un peu différente de ce livre-là. L'hypothèse la plus raisonnable est encore, il me semble, que ce livre, écrit en dernier, avant la fin de la guerre, n'a pas reçu une révision définitive. Mais, je le répète, il est impossible de le prouver.

M. Martin: Cependant, à lire le préambule du récit des événements postérieurs à la paix de Nikias (V 26) on ne peut échapper à l'impression que celui qui l'a écrit avait achevé sa rédaction. Les préfaces s'écrivent toujours en dernier. Le chapitre V, 26 constitue comme une préface au milieu.

Mme de Romilly: Vous ne pensez pas que dans une introduction on annonce que l'on va traiter un sujet ? Il avait certainement l'intention d'aller jusqu'à la fin; mais les contemporains n'ont jamais connu autre chose. Les continuateurs ont commencé exactement là où il s'arrête, en supposant qu'il avait été interrompu.

M. Martin: C'est justement ce qui reste pour moi inexplicable en considération du passage V, 26.

Mme de Romilly: Ce qu'il dit là exprime son intention et justifie la poursuite du récit. Il dit qu'il raconte les 27 ans de guerre, au moment où il explique le fait qu'il continue; il est naturel qu'il dise jusqu'où, c'est-à-dire jusqu'en 404.

M. Martin: L'auteur aurait-il employé le parfait γέγραφε en V, 26 s'il n'avait pas terminé son œuvre ?

M. Syme: But Book VIII does not look to you really like a completed book, does it ?

M. Martin: Peut-être y verrait-on plus clair si l'on savait dans quelles conditions l'ouvrage a été publié, par fractions ou comme tout. Mais sur ce chapitre nous ne savons rien.

Mme de Romilly: En tout cas je ne vois pas bien quelle explication on pourrait donner, sinon l'intention d'aller jusqu'au bout et une interruption due aux circonstances et à la mort.

M. Martin: Ou bien un accident survenu au manuscrit.

Mme de Romilly: Pensez-vous qu'il avait fini ?

M. Martin: Pour la raison grammaticale indiquée tout à l'heure: oui.

M. Momigliano: Also Droysen in the introduction to the first edition of his "Geschichte des Hellenismus" promised more than he ever actually achieved.

Mme de Romilly: Cela me paraît une réaction assez naturelle, on voit l'œuvre telle qu'elle sera dans son ensemble; d'autant

plus qu'il avait certainement des notes, des éléments quelconques pour la suite; il n'avait certainement pas attendu, comme cela, pendant des années, sans rien faire; il avait dû préparer son histoire, même si elle n'était pas mise en forme et rédigée; et cela suffisait pour lui donner l'idée qu'il avait tout cela en main, mais ce ne sont pas nos livres actuels.

M. Martin: M. Hémardinquer, si je ne me trompe, professe que la formule « sur quoi l'hiver finit ainsi que l'année de la guerre que Thucydide a racontée » marquait la fin des rouleaux dans lesquels la matière du récit était distribuée. Notre livre VIII s'arrête sur la fin de la vingt et unième année. On peut imaginer que les rouleaux suivants ont disparu avant leur multiplication et leur divulgation. Nous sommes trop mal renseignés sur les procédés de publication et de diffusion des œuvres littéraires grecques pour faire autre chose que des hypothèses fragiles.

Mme de Romilly: Il est évident que, de toute façon, rien n'a été publié à proprement parler, avant la fin de la guerre, puisqu'au chapitre II, 65 on a déjà le jugement sur l'ensemble de la guerre. La question des « publications » est cependant toujours un peu floue, parce qu'à partir du moment où un premier exemplaire existe, on le montre à des amis, etc. L'antiquité ne connaît pas le choc qui, pour nous, fait passer d'un manuscrit unique à quelques milliers d'exemplaires, la chose est plus progressive.

Mais il est curieux de penser que Thucydide n'a jamais rien voulu dire de lui-même, ni de ce qu'il voulait, ni de ses intentions, et que nous discutons uniquement sur ce qu'il aurait voulu, souhaité, choisi: c'est vraiment à vous décourager de montrer de la réserve !

M. Martin: Sur ses intentions le fameux passage I 22. 4 et le κτῆμα ἐς ἀεί nous éclaire tout de même un peu. C'est ainsi que l'importance capitale de la suprématie navale dans un conflit généralisé élevée au rang d'axiome par Thucydide pouvait à ses yeux autoriser certaines prévisions dans des circonstances analogues. Nous avons pu le vérifier de nos jours. La connaissance permet la prévision.

Mme de Romilly: Seulement, la connaissance, il y avait prétendu, tandis qu'il se garde bien de prétendre à la prévision. Je pense d'ailleurs que, si l'œuvre de Thucydide est si aisément applicable à notre temps, cela est dû à deux causes différentes. L'une tient à Thucydide et à son effort pour atteindre au général. Mais l'autre tient à certaines rencontres de fait entre les problèmes politiques des deux époques: ainsi la possibilité entre pays, de relations comparables à celles qui existaient entre cités, l'interférence entre politique intérieure et extérieure, etc.

M. von Fritz: Well, let us thank Mme de Romilly again for her splendid lecture and for her participation in the discussion which has shown once more how great a contribution she has made to the interpretation of Thucydides and the philosophy of history in general.